

## LA "RHETORIQUE SOPHISTIQUE" EN QUESTION

Kolotioloma Nicolas YÉO,  
Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'Ivoire

### Introduction

En considérant l'économie générale de la pensée de Platon, il est possible de retenir l'idée-force selon laquelle il existe deux types de rhétorique : l'une assimilable, pour emprunter les expressions de Denis Le May, « à une vulgaire méthode de contradiction »<sup>1</sup>, et l'autre, indiquant le prototype même « de la méthode et du raisonnement scientifique »<sup>2</sup>. À ce propos, Platon affirme :

Quand on parle du "juste" et du "bon" ? Chacun n'est-il pas porté dans une direction différente, et ne sommes-nous pas en désaccord entre nous et avec nous-mêmes ? [...] S'il en est ainsi, celui qui va acquérir l'art rhétorique doit commencer par instituer méthodiquement une division entre ces deux espèces, et par saisir ce qui caractérise chacune d'elles ; aussi bien celle où le grand nombre n'est pas forcément fixé que celle où il l'est.<sup>3</sup>

À la lumière de cette affirmation, l'on comprend qu'il convient d'opérer une distinction entre deux types de rhétorique. La première, non admise par le grand nombre, traite du « juste » et du « bon ». Elle représente la "rhétorique philosophique" qui, en fin de compte, fait système avec la philosophie. La seconde, fixée par la multitude, fait fi des principes moraux. C'est de cette dernière forme de rhétorique, entendue comme une rhétorique « ouvrière d'une persuasion, non d'enseignement, sur le juste et l'injuste »<sup>4</sup> que Platon traite dans le *Gorgias*. L'on la reconnaîtra également sous l'appellation de « rhétorique des sophistes »<sup>5</sup> ou encore de « sophisme »<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> MAY, Denis Le, « La Rhétorique d'Aristote et les études du droit » in *Les Cahiers de droit*, vol. 29, n°1, 1988, p. 254.

<sup>2</sup> Idem.

<sup>3</sup> PLATON, *Phèdre* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011, 263b.

<sup>4</sup> PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, trad. Alfred Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 1984, 454e.

<sup>5</sup> BRUN, Jean, *Les conquêtes de l'homme et la séparation ontologique*, Paris, P.U.F., 1961, p. 35 et REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F., 1991, p. 22.

<sup>6</sup> GODIN, Christian, *La Philosophie : Antiquité, Moyen Âge et Renaissance*, Paris, First Gründ, 2008, p. 323.

Mais, peut-on soutenir avec Platon qu'il existe deux rhétoriques, dont la mauvaise, c'est-à-dire la "rhétorique sophistique", serait incarnée par tous les sophistes, sans distinction aucune? Tel est le problème central de la présente contribution. Son intention fondatrice est de montrer que, contrairement à ce que

pense Platon, d'une part, il n'existe pas deux formes de rhétorique, et d'autre part, que la "rhétorique sophistique", entendue comme un art de « la flatterie »<sup>7</sup> défiant toute règle morale, ne saurait être extensible à tous les sophistes. Pour ce faire, le questionnement suivant nous paraît fondamental : en quoi le philosophe platonicien peut-il être considéré comme une expression de l'existence de deux types de rhétorique? Mais, à bien y réfléchir, plutôt que d'affirmer l'existence de deux types de rhétorique, ne doit-on pas admettre au contraire deux usages différents d'une seule et même science rhétorique? Par ailleurs, ne trouve-t-on pas chez Prodicos et chez Gorgias des principes moraux appelés à régir la rhétorique?

La présente réflexion sera organisée autour de trois parties. La première relèvera les indices de l'existence des deux types de rhétorique (la mauvaise et la bonne) dans la philosophie de Platon. La deuxième montrera que, contrairement à cette pensée platonicienne, il n'existe pas deux types de rhétorique, mais que la rhétorique est une science unique dont les usages peuvent différer. Et la troisième soutiendra que la "rhétorique sophistique" ne peut être, à juste titre, imputée à tous les sophistes, car Prodicos et Gorgias ont esquissé des principes moraux devant régir cette discipline.

### **I. La philosophie platonicienne comme l'expression de deux types de rhétorique**

Platon ne considère pas la rhétorique comme une science unique possédant des principes universellement admis auxquels l'on pourrait recourir pour bien discourir ou pour bien argumenter. Au contraire, il soutient l'idée qu'il existe deux types de rhétorique. À preuve, s'adressant à Gorgias, Socrate propose de « distinguer deux sortes de persuasions, l'une qui crée la croyance sans la science, l'autre qui donne la science ».<sup>8</sup> Il ajoute : « je tiens à dire qu'il y a une différence de nature entre la rhétorique et la sophistique, mais puisque rhétorique et sophistique sont deux pratiques voisines, on confond les sophistes et les orateurs »<sup>9</sup>. Bien compris, ces propos

<sup>7</sup> PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, op.cit., 463b-c.

<sup>8</sup> PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, op.cit., 454e.

<sup>9</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011, 465c.

expriment l'existence de deux types de rhétorique. La première crée la croyance sans la science que l'on reconnaît sous l'appellation de "rhétorique sophistique"; et la seconde, considérée comme une "rhétorique philosophique", est l'expression de la science.<sup>10</sup> Ces propos indiquent également qu'en utilisant le terme sophistique sans une autre forme de précision, Platon semble considérer tous les sophistes, sans exception. Autrement dit, d'après lui, la rhétorique, sous son versant sophistique, est extensible à tous les sophistes, sans restriction.

Abordant la "rhétorique sophistique", Platon note, dans le *Gorgias*, qu'elle est « productrice de conviction ; elle fait croire que le juste et le bon sont ceci et cela, mais elle ne les fait pas connaître ». <sup>11</sup> Cette affirmation relève l'absence de rapport entre la "rhétorique sophistique" et l'éthique. En fait, dans la perspective platonicienne, le sophisme serait plus attaché à la production de conviction chez l'auditoire qu'à la valorisation du « juste » et du « bon ». Dans ce sens, ce qui intéresserait les sophistes, c'est de vaincre l'auditeur en paraissant le convaincre, au lieu de lui tenir un discours reflétant le « juste », le « vrai » et le « bon ».

Socrate qui renchérit cette conception faisant du sophisme une rhétorique contraire aux idées de « bien » et de « juste » affirme : « l'orateur, [entendu ici comme le sophiste], n'est pas l'homme qui fait connaître, "aux tribunaux ou à toute autre assemblée", ce qui est juste et ce qui est injuste ; en revanche, c'est l'homme qui fait croire que "le juste, c'est ceci" et "l'injuste, c'est cela", rien de plus » <sup>12</sup>. En quêtant en direction des termes « croyance » et « savoir » <sup>13</sup>, l'on comprend aisément que le discours de l'orateur-sophiste, contrairement à celui du bon orateur, ne fournit qu'une apparence de justice. C'est ce dont témoigne Alexandre Michel lorsque, commentant ces deux termes de Platon, il souligne : « faire croire, cela donne la puissance à l'homme sur l'homme, [...]. Nul souci du vrai » <sup>14</sup>. Ainsi, en s'attachant uniquement au « faire croire », la "rhétorique sophistique" se met à l'écart de toute forme de vérité.

Ces différentes analyses permettent de conclure, avec Platon, que la "rhétorique sophistique" ne saurait mériter « le statut de *tekhnê* » <sup>15</sup>, c'est-à-dire qu'elle ne saurait être une véritable science. L'appellation qui lui conviendrait le mieux serait plutôt celle de la flatterie. Pour s'en convaincre, l'on se référera à l'affirmation suivante de Socrate : « D'après moi, Gorgias, [dit-il], la rhétorique

<sup>10</sup> Cf. CASSIN, Barbara, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 414.

<sup>11</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 455a.

<sup>12</sup> Idem.

<sup>13</sup> Ibidem.

<sup>14</sup> ALEXANDRE, Michel, *Lecture de Platon*, Paris, Mouton, 1968, p. 76.

<sup>15</sup> CASSIN, op.cit., p. 416.

est une activité qui n'a rien à voir avec l'art, mais qui requiert chez ceux qui la pratiquent une âme perspicace, brave et naturellement habile dans les relations humaines «une telle activité, pour le dire en un mot, je l'appelle flatterie »<sup>16</sup>. Comme l'on s'en aperçoit, selon Platon, la "rhétorique sophistique", loin d'être une science, s'identifie plus comme le résultat d'une certaine habileté dans les relations humaines. En un mot, elle est le résultat d'un empirisme ou d'une routine. En d'autres termes, c'est à force de répétitions et d'expériences que le sophiste se forge un statut de discoureur.

Ainsi, comme le note fort à propos Barbara Cassin, « on déduira [...] du *Gorgias*, et de l'analogie même, que la rhétorique n'est au fond rien d'autre que la réalité concrète et contingente, l'actualité, de la sophistique »<sup>17</sup>. Autrement dit, au terme du *Gorgias*, il est question d'une rhétorique anéthique, ou encore d'un « paralogisme volontaire, délibéré, donc conscient »<sup>18</sup> qui s'étend à tous les sophistes, sans restriction. Comme telle, cette rhétorique ne saurait acquérir l'assentiment et l'admiration de Socrate qui laisse entendre que, la "rhétorique sophistique" « relève d'une activité qui n'est pas des plus belles »<sup>19</sup>.

Cela dit, il convient de faire remarquer que la rhétorique déductible du *Gorgias* est totalement différente, non de degré, mais de nature de celle du *Phèdre*. En effet, du *Gorgias* au *Phèdre*, la rhétorique change absolument de perspective. Et l'on assiste à l'émergence d'une autre rhétorique du philosophe platonicien. Plus précisément, dans le *Phèdre*, la rhétorique n'est plus sophistique, elle devient philosophique. Elle n'est plus objet de blâme. Au contraire, elle force l'éloge. Et Socrate de confesser :

Oui voilà, Phèdre, de quoi, pour ma part, je suis amoureux : des divisions et des rassemblements qui me permettent de parler et de penser. Si je crois avoir trouvé chez quelqu'un d'autre l'aptitude à porter ses regards vers une unité qui soit aussi, par nature, l'unité naturelle d'une multiplicité, je marche sur ses pas et je le suis à la trace comme si c'était un dieu.<sup>20</sup>

Cette affirmation de Socrate dévoile l'existence d'une autre forme de rhétorique pour laquelle Platon a une vive admiration. De toute évidence, il est amoureux de la rhétorique fondée sur les divisions et les rassemblements des divers éléments du discours. Il va jusqu'à qualifier de « dieux », les orateurs ayant acquis cet art de la maîtrise des divisions et des rassemblements des

<sup>16</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 463a-b.

<sup>17</sup> CASSIN, op.cit., p. 417.

<sup>18</sup> GODIN, Christian, op.cit., p. 51.

<sup>19</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 463a.

<sup>20</sup> PLATON, *Phèdre* in *Œuvres complètes*, op.cit., 266b.

divers éléments d'un discours. Ce qui laisse supposer que, dans cette approche platonicienne, il convient de vouer un respect absolu à toute personne capable de saisir l'unité dans la multiplicité. Ce respect que Platon accorde aux orateurs, s'élevant de la multiplicité vers l'unité, révèle que la rhétorique authentique, précisément le discours authentique, doit respecter certains principes unificateurs. Il s'agit en premier lieu du « "préambule", qu'on doit prononcer au début du discours. [...] En second lieu, vient "l'exposition", puis "les témoignages à l'appui", en troisième, les "indices" et le "supplément de preuve" »<sup>21</sup>.

C'est pourquoi, après avoir déifié ces orateurs capables d'unifier le multiple, Platon les considère comme des « dialecticiens »<sup>22</sup>. En fait, par le parcours dialectique, les dialecticiens élaborent leurs discours « en supprimant les hypothèses pour atteindre le premier principe lui-même »<sup>23</sup>. Quand l'on sait que Platon n'accorde « la technique dialectique qu'à celui qui philosophe de façon pure et juste »<sup>24</sup>, l'on comprend toute la charge philosophique de la rhétorique dont les dialecticiens sont les spécialistes. Ce qui revient à dire que, parce qu'elle a pour socle la dialectique, la rhétorique prise par Platon, se confond avec la philosophie.

En somme, retenons que Platon instruit la question de la rhétorique dans « un plaidoyer *pro et contra* : *contra* le *Gorgias* et *pro*, le *Phèdre*. [...] La rhétorique pour laquelle et contre laquelle il plaide sont entièrement distinctes : dans le *Gorgias*, il s'agit d'une "rhétorique sophistique", flatterie qui se glisse sous le masque de la législation et sous celui de la justice, il s'agit de la sophistique même ; dans le *Phèdre*, il s'agit d'une "rhétorique philosophique", celle du dialecticien qui analyse et compose les idées, [...] il s'agit de la philosophie même »<sup>25</sup>. Cependant, cette conception platonicienne n'est pas exempte de critiques. En effet, l'on ne saurait soutenir à juste titre qu'il existe deux types de rhétorique dont l'une serait sophistique, c'est-à-dire extensible à tous les sophistes, et l'autre, scientifique, apanage des philosophes. Ce qu'il convient plutôt d'admettre, c'est que la rhétorique est une science unique, seuls ses usages peuvent être multiples.

## II. La rhétorique comme une science unique possédant de multiples usages

---

<sup>21</sup> Idem, 266d-e.

<sup>22</sup> PLATON, *Phèdre* in *Œuvres complètes*, op.cit., 266b.

<sup>23</sup> PLATON, *La République* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011, 533c-d.

<sup>24</sup> PLATON, *Sophiste* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011, 253e.

<sup>25</sup> CASSIN, Barbara, op.cit., p. 414.

Il est bien de noter que, contrairement à la pensée de Platon, il paraît plus vraisemblable d'affirmer que la rhétorique est une science unique et non multiple. Seuls les usages de la même science rhétorique peuvent différer, mais pas la science elle-même. Tel est le sens, tout à fait légitime, des propos de Cassin : « l'hypothèse de deux rhétoriques qui, à se révéler sophistique d'une part et philosophique de l'autre, annulent le concept de rhétorique »<sup>26</sup>. Cassin affirme ici l'impossibilité de postuler l'existence de deux sciences rhétoriques différentes. En d'autres termes, l'on ne saurait concevoir à bon droit l'existence de deux sciences antagoniques pour une seule et même réalité qu'est la rhétorique.

Il s'ensuit que, ce que Platon considère comme l'autre galvaudé de la science rhétorique, à savoir la "rhétorique sophistique", n'est, à la vérité, qu'un ensemble de techniques d'argumentation qui viennent se condenser dans la science unique que constitue la rhétorique. Présenté simplement, ce propos fait entendre que les procédés d'argumentation des sophistes et la rhétorique ne s'excluent point mutuellement. Au contraire, ils s'intègrent, comme dans une osmose, pour constituer une science unique. En conséquence, point n'est besoin de dissocier "rhétorique sophistique" et "rhétorique philosophique".

Cette exigence de ne point dissocier les divers procédés d'argumentation de la rhétorique, mais de les considérer comme étant des entités s'imbriquant les unes dans les autres, est clairement défendue par Aristote. En effet, son ouvrage *Rhétorique* s'ouvre sur le pertinent propos :

La rhétorique est le pendant de la dialectique. L'une et l'autre, en effet, traitent de questions dont la connaissance, d'une manière ou d'une autre, est commune à tous, et ne relève pas d'une science particulière. [...] La rhétorique est en effet une partie de la dialectique et elle lui est semblable, comme nous le disions au début : ni l'une ni l'autre, en effet, ne répond à un champ défini dont elle serait la science ; l'une et l'autre sont des compétences dans la logique des discours.<sup>27</sup>

À travers cette affirmation, l'on pourrait faire remarquer qu'Aristote établit un rapport de proximité, non entre la rhétorique et la sophistique, mais entre la rhétorique et la dialectique. Ce qui signifierait que c'est seulement les procédés d'argumentation de la dialectique qui font partie intégrante de la science rhétorique, non pas ceux de la sophistique. Cependant, il convient de souligner que, dans le philosophe d'Aristote, la sophistique n'est pas

---

<sup>26</sup> Idem, p. 415.

<sup>27</sup> ARISTOTE, *Rhétorique*, trad. Jean Lauxerois, Paris, Pocket, 2007, 1354 a et 1356 a.

fondamentalement éloignée de la dialectique. Bien au contraire, la dialectique constitue son point d'ancrage. Cette idée est perceptible dans ses propos : « en dialectique, l'intention fera le sophiste et la compétence fera le dialecticien »<sup>28</sup>. En d'autres termes, la sophistique tire ses origines de la dialectique. Ainsi, s'il existe une différence entre les deux, elle se situe seulement au niveau de l'intention et de la compétence, non au niveau des procédés d'argumentation et des objets d'études. Il en résulte qu'établir une analogie entre les procédés d'argumentation de la rhétorique et ceux de la dialectique revient, pour ainsi dire, à établir la même analogie entre les procédés d'argumentation de la rhétorique et ceux de la sophistique.<sup>29</sup> Plus précisément, Aristote ne défend rien d'autre que l'idée selon laquelle, tout procédé d'argumentation, fût-il qualifié de sophistique, dialectique ou rhétorique, est élément d'une seule et même science qu'est la science rhétorique.

À partir de là, se dessine clairement ce qui pourrait être considéré comme l'implication majeure des propos d'Aristote, à savoir que ni la sophistique ni la rhétorique ne saurait constituer des sciences particulières possédant des objets différents et divergents. En fait, rhétorique et sophistique traitent toutes les deux des mêmes questions avec les mêmes procédés. Elles se présentent ainsi comme une seule et même réalité. Ce qui remet en cause l'idée platonicienne de l'existence de types de rhétorique : une sophistique et une scientifique.

Pour conforter encore plus cette thèse, Aristote mentionne : « plus on voudra constituer la dialectique ou la rhétorique non comme des compétences mais comme des sciences, plus on obscurcira l'être même puisqu'on les transforme, sans s'en rendre compte, en des sciences qui ont trait à des questions précises, et non exclusivement au discours »<sup>30</sup>. Autrement dit, la rhétorique et la dialectique, et par ricochet la sophistique, ne sauraient point constituer des sciences relatives à des questions précises. Elles doivent plutôt être considérées comme des compétences relatives à la seule et même science rhétorique.

La présente tentative de présentation de la sophistique comme faisant partie intégrante de la rhétorique pourrait être perçue comme une négation

---

<sup>28</sup> Ibidem, 1355 b.

<sup>29</sup> Cette idée de proximité entre la rhétorique et la dialectique, d'une part, et la sophistique, d'autre part, dans la philosophie aristotélicienne est reconnue par Olivier Reboloul lorsqu'il affirme : « elles [la rhétorique et la dialectique] utilisent deux mêmes types d'argumentation, l'induction et la déduction, qui se situent toutes deux entre la démonstration propre à la science, et l'éristique trompeuse des sophistes ». REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F., 1991, p. 47.

<sup>30</sup> ARISTOTE, op.cit., 1359 b.

du rôle subversif de celle-ci dans l'histoire de la rhétorique. Mieux, la nécessité de considérer la sophistique comme une partie de la rhétorique reviendrait, dans une telle perspective, à affirmer que la sophistique doit être considérée comme un bien en soi, exempt de tout reproche. Telle n'est nullement l'intention de ce propos. Ce que nous voulons plutôt signifier, c'est simplement que la sophistique ne saurait être considérée comme une science, nommée "rhétorique sophistique", traitant exclusivement de la flatterie, par opposition à une autre science rhétorique, baptisée "rhétorique dialectique" ou "rhétorique philosophique", qui traiterait uniquement du bien.

Au lieu de cela, il convient d'affirmer plutôt qu'il existe deux usages différents d'une seule et même science qu'est la rhétorique. D'un côté, certains sophistes<sup>31</sup> qui en ont usé pour tromper ; et d'un autre, les philosophes qui en useraient en vue du « bien » et du « juste ». Cette approche accordant ses lettres de noblesse, non à l'idée platonicienne de deux sciences rhétoriques présentées d'une manière manichéenne, mais à celle de deux usages différents d'une seule et même science rhétorique, n'est pas arbitraire. Des indices indiscutables militant en faveur de cette thèse existent effectivement dans les écrits de Platon, notamment dans le *Gorgias*. En effet, après avoir montré que le rhéteur peut surclasser, s'il le souhaite, les médecins et les autres spécialistes dans leurs domaines respectifs grâce à son art, c'est-à-dire la rhétorique, Gorgias affirme qu'« il faut [cependant en] user [...] comme de tous les autres arts de combat »<sup>32</sup>. Dans le sillage de cette affirmation, Socrate recommande, à travers une tirade morale, que l'on se « serve de la rhétorique en cherchant toujours à établir le droit »<sup>33</sup>. Les expressions « user de » et se « servir de » présentes dans ces témoignages de Platon auraient pu permettre à ce philosophe de comprendre qu'il est plus convenable de considérer deux usages différents d'une seule science rhétorique, au lieu de deux sciences rhétoriques axiologiquement opposées. Car, ces expressions posent incontestablement le problème de l'usage, de l'utilisation ou encore de la pratique de la rhétorique, non celui de l'existence de deux sciences rhétoriques. En des mots simples, c'est la manière d'utiliser ou d'user, ou encore de pratiquer la rhétorique qui peut être, soit mauvaise, soit bonne. Ce n'est nullement la science. Penser le contraire, c'est tomber dans une contradiction.

Dans ce sens, il convient, une fois ces différentes remarques effectuées, de « faire seulement l'éloge de la rhétorique, exactement comme on fait, depuis Isocrate et Aristote, celui de la médecine, voire celui de la

---

<sup>31</sup> Certains sophistes, pas tous les sophistes. Nous y reviendrons.

<sup>32</sup> PLATON, *Gorgias* in *Protagoras*. *Gorgias*. *Ménon*, op.cit., 456 c.

<sup>33</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 527 c.

philosophie, qui ne sont en rien déshonorées parce que certains (soi-disant) médecins ou philosophes ont tué leurs malades ou sont tombés dans des puits, car l'erreur n'est pas l'art »<sup>34</sup>. Ce qui signifie que l'existence de mauvais médecins ou philosophes n'implique pas qu'il existe une mauvaise médecine ou une mauvaise philosophie. Indirectement, l'on ne saurait imputer les fautes commises par des mauvais rhéteurs à la science rhétorique, en postulant que, parce qu'il existe des mauvais rhéteurs, donc il existe deux types de rhétorique : une mauvaise et une bonne. Indubitablement, la rhétorique est une science dont il faut faire l'éloge comme toutes les autres, en ayant à l'esprit que « quel que soit l'usage qu'on en fait, elle devrait pouvoir demeurer indépendante en tant que telle de tout jugement éthique ou philosophique »<sup>35</sup>. Autrement dit, elle doit être considérée comme « une technique axiologiquement neutre ou indifférente »<sup>36</sup>.

De ce qui précède, il ressort que, d'une part, la rhétorique est une science unique que l'on ne saurait dédoubler, d'un côté, en une bonne, et de l'autre, en une mauvaise science ; d'autre part, en tant que science unique, ce ne sont que ses usages qui peuvent différer. En un mot, la rhétorique demeure une et indivisible, même si certains sophistes en usent mal. Il s'ensuit, au regard de nos hypothèses de départ, que la thèse platonicienne de l'existence d'une "rhétorique sophistique" et d'une "rhétorique philosophique" ne saurait être pertinente. Cela dit, notons que cette thèse de Platon, en tant qu'elle étend la responsabilité d'une rhétorique flatteuse à tous les sophistes, est d'autant plus impertinente que les sophistes Prodicos et Gorgias ont esquissé des principes moraux devant régir cette discipline.

### III. L'idée d'une morale de la rhétorique chez Prodicos et chez Gorgias

L'idée de l'existence d'une morale régissant la rhétorique chez les sophistes ne fait pas l'unanimité. Elle est fortement remise en cause par des penseurs tels que Platon, Aristote, Jean Lauxerois, et Gwenole Fortin. En effet, en écho à la thèse aristotélo-platonicienne de l'opposition entre rhétorique et morale chez les sophistes,<sup>37</sup> Lauxerois et Fortin ne s'embarrassent pas de penser que la rhétorique, telle que codifiée par les sophistes, est fondée sur l'immoralisme. Lauxerois affirme, dans la préface de la *Rhétorique* d'Aristote, que « ce qui conditionne ce crédit et gouverne [...] la persuasion, c'est précisément ce que négligent les spécialistes et les sophistes : cette

<sup>34</sup> CASSIN, Barbara, op.cit., p. 421.

<sup>35</sup> Idem.

<sup>36</sup> Ibidem, p. 419.

<sup>37</sup> Cf. PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 455 a, et ARISTOTE, *Les Réfutations sophistiques*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1977, p. 3.

disposition éthique de l'orateur dont ils ne font ni cas ni mention »<sup>38</sup>. Dans le même ordre d'idées, Gwenole Fortin mentionne que la philosophie de Platon « se fonde [...] sur une ontologie rendue possible par l'éviction du discours séducteur des sophistes : il s'agit de débarrasser le champ du *logos* de cette parole commerciale, séductrice et manipulatrice, parole qui ne serait que simulacre et tromperie – et non expression de l'être »<sup>39</sup>. Ces différentes affirmations permettent de comprendre que la rhétorique pratiquée par les sophistes est immorale ; elle ne fait point mention de l'éthique. Mieux, l'esthétique du discours, en tant qu'elle fait fi de toute morale, voilà le principe conducteur de la rhétorique dont usent les sophistes.

Pourtant, lorsque l'on lit attentivement les pensées de Prodicos et de Gorgias, il ressort que la rhétorique est effectivement régie par des règles morales. Autrement dit, dans la perspective de Prodicos et de Gorgias, le rhéteur n'a nullement le droit d'enfreindre délibérément aux règles morales. Au contraire, il a le devoir d'organiser son discours dans les limites des principes moraux. Selon Prodicos :

Il faut en effet que les auditeurs qui assistent à ce genre d'entretiens soient impartiaux à l'endroit des deux interlocuteurs, mais non pas neutres. Ce n'est pas la même chose. [...] Moi aussi, Protagoras et Socrate, je vous demande de nous accorder que vous débattiez de vos arguments entre vous, mais sans vous disputer. Les amis débattent avec leurs amis dans un esprit de bienveillance, mais les rivaux et les ennemis se disputent entre eux. Et c'est ainsi que notre réunion sera la plus précieuse ; car vous qui parlez c'est ainsi que vous obtiendrez de nous, qui écoutons, notre considération, et non pas des louanges. La considération réside en effet dans l'âme des auditeurs et elle est dénuée de tromperie, alors que la louange, bien souvent, réside dans le discours des menteurs qui vont à l'encontre de leur opinion.<sup>40</sup>

Si Kerferd pense, non sans raison, que ce passage « permet de comprendre aisément un usage rhétorique possible de la technique de Prodicos »<sup>41</sup> consistant à distinguer le sens des mots, il n'en demeure pas moins qu'il exprime également trois leçons morales devant régir la rhétorique.

<sup>38</sup> LAUXEROIS, Jean, Préface à *Rhétorique*, op.cit., p. 24.

<sup>39</sup> FORTIN, Gwenole, « Une dérive néo-sophistique ? Les techniques argumentatives dans les débats politiques télévisés » in *Communication et langage* [en ligne], n°148, 2006, p. 57.

<sup>40</sup> PRODICO, « *Témoignages anciens sur la vie et l'œuvre de Prodicos* » in *Les Sophistes*, tome I, textes traduits, présentés et annotés par Jean-François Pradeau, (dir), Paris, G.F., 2009, pp. 356-357.

<sup>41</sup> KERFERD, George Briscoe, *Le Mouvement sophistique*, trad. Alonso Tordesillas et Didier Bigou, Paris, Vrin, 1999, p. 124.

Premièrement, Prodicos veut enseigner que les orateurs doivent discuter, et non se disputer. Car, alors que la dispute renvoie à la querelle entre rivaux et ennemis, la dispute, au contraire, en tant qu'elle traduit la bienveillance, demeure la forme d'échanges pacifiques d'opinions que les amis utilisent. Dans cette perspective, les expressions rappelant la dispute, telles que la « querelle »<sup>42</sup> et la « polémique » que Fortin associe à toute la sophistique, sont utilisées mal à propos. Au fond, ce qu'il convient de cerner avec Prodicos, c'est la leçon morale selon laquelle, loin de se quereller, les orateurs doivent échanger leurs opinions, en amis.

Deuxièmement, Prodicos appelle les auditeurs, acteurs souvent ignorés de l'art oratoire, à l'impartialité. En effet, le jugement des auditeurs portant sur les orateurs doit être réalisé en toute objectivité. Cela ne signifie pas que l'auditoire doit s'interdire tout jugement à leur égard. Il s'en faut de tout. L'auditoire a effectivement le droit et même le devoir de juger les orateurs. Toutefois, cela ne doit pas s'accomplir de manière arbitraire et subjective. Il faut de l'objectivité dans tout jugement portant sur le discours de tout orateur.

Troisièmement, en préférant la considération à la louange que les auditeurs sont invités à manifester à l'égard des orateurs, Prodicos récuse la tromperie et le mensonge. Il refuse d'être associé à cette forme d'immoralisme. En effet, dans la mesure où, souvent, la louange existe conjointement avec le mensonge et la tromperie, Prodicos pense qu'il convient de préférer la considération à la louange. En d'autres termes, pour être appréciée positivement, la louange, et par ricochet la rhétorique, doivent être exemptes de mensonges et de tromperies. L'on voit ainsi que, dans la perspective de Prodicos, la rhétorique est balisée indiscutablement par les principes moraux de la bienveillance, de l'impartialité et de la vérité. Toutefois, si cela ne suffit pas à convaincre de ce que la rhétorique, entendue comme art de la flatterie défiant la morale, n'est pas généralisable à tous les sophistes, l'on pourrait se reporter aux propos suivants de Gorgias, tels que rapportés par Platon lui-même :

Socrate, [affirme-t-il], il faut se servir de la rhétorique comme de tout autre art de combat. En effet, ce n'est pas parce qu'on a appris à se battre aux poings, à pratiquer le pancrace ou à faire de l'escrime qu'il faut employer contre tout un chacun l'un ou l'autre de ces arts de combat, simplement afin de voir si l'on peut maîtriser et ses amis et ses ennemis. Non, ce n'est pas une raison

---

<sup>42</sup> FORTIN, Gwenole, « Une dérive néo-sophistique ? Les techniques argumentatives dans les débats politiques télévisés » in *Communication et langage* [en ligne], n°148, 2006, p. 62.

pour frapper ses amis, pour les percer de coups et pour les faire périr.<sup>43</sup>

Ces propos supposent que la connaissance de l'art de la rhétorique ne doit pas être un prétexte pour l'utiliser, sans retenue, envers et contre tous. Le rhéteur n'a nullement le droit, du fait de sa science, de faire souffrir injustement amis et ennemis. La rhétorique doit plutôt être utilisée avec justice. Comme le souligne si bien Jacqueline de Romilly, Gorgias « ne pouvait guère refuser d'admettre que sa rhétorique impliquait une certaine expérience du juste »<sup>44</sup>. En des mots simples, d'après Gorgias, la rhétorique doit avoir la justice pour socle. C'est, sans doute, dans ce sens qu'il affirme à nouveau :

L'orateur est capable de parler contre tout adversaire et sur tout sujet de manière à persuader la foule mieux qu'un autre et à obtenir d'elle, en un mot, tout ce qu'il veut. Mais il ne résulte pas de là qu'il doive dépouiller de leur gloire les médecins et les autres artisans, par la seule raison qu'il le pourrait ; on doit user de la rhétorique avec justice, comme de toutes les armes.<sup>45</sup>

Ainsi, l'orateur, aussi puissant qu'il puisse paraître, ne doit jamais importuner injustement les autres. Ce qui milite en faveur de l'idée selon laquelle, d'après Gorgias, la rhétorique doit être utilisée dans les limites des principes moraux. En conséquence, l'on ne doit blâmer le sophiste, car, d'après Gorgias, celui-ci enseigne « son art en vue d'un usage légitime »<sup>46</sup>.

À l'inverse, si un homme use mal de la rhétorique, en l'utilisant à des fins injustes, Gorgias pense qu'il doit être puni. Cela se profile au terme de son affirmation : « si un homme, devenu habile dans la rhétorique, se sert de sa puissance et de son art pour faire le mal, ce n'est pas le maître, à mon avis, qui mérite la réprobation et l'exil. [...] C'est celui qui en use mal qui mérite la haine et l'exil et la mort, mais non le maître »<sup>47</sup>. En effet, en plus de montrer qu'il n'est pas juste de condamner le maître en lieu et place du disciple qui use mal de la rhétorique, cette affirmation révèle qu'il convient de punir celui qui utilise la rhétorique à des fins injustes. Autrement dit, le flatteur doit être

---

<sup>43</sup> PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, op.cit., 456 c-d. Sur ce point, Platon se contredit en ce sens qu'il a d'abord présenté Gorgias comme un défenseur de la rhétorique entendue comme un art de la flatterie ; puis, ici, il reconnaît que, pour Gorgias, l'on doit user de la rhétorique avec justice. Si cette contradiction relevait du sophiste, comme le pense Alfred Croiset, Platon, dont le souci est de tourner la sophistique en dérision, l'aurait exprimé clairement dans cette partie. Cf. PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, op.cit., 457b-c.

<sup>44</sup> ROMILLY, Jacqueline De, *Les Grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, Librairie Générale Française, 1989, p. 92.

<sup>45</sup> PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, op.cit., 457a-b.

<sup>46</sup> Idem, 457 c.

<sup>47</sup> Ibidem, 457 b-c.

sévèrement puni d'une peine qui peut aller jusqu'à la peine capitale. Sur la base de ces affirmations, Gorgias ne saurait donc être considéré à bon droit comme un apologiste de la rhétorique fondée sur l'immoralisme.

En somme, en considérant les propos de Prodicos et de Gorgias, l'on s'aperçoit qu'ils articulent une morale de la rhétorique. Ainsi, la rhétorique, entendue comme une pratique du discours fondée sur la tromperie, ne saurait être applicable à tous les sophistes.

### **Conclusion**

La philosophie platonicienne a fondé en raison la thèse de l'existence de deux types de rhétoriques. Selon que l'on lit le *Gorgias* ou le *Phèdre*, la rhétorique apparaît mauvaise ou bonne. Elle est mauvaise lorsque, en tant que produit de la sophistique, elle fait de la flatterie son but et son moyen principal. Au contraire, elle est bonne et se confond ainsi avec la philosophie si elle s'élève dialectiquement de la multiplicité vers le monde des Idées, précisément vers les idées de "bien", de "bon" et de "vrai". Cette approche, quoiqu'ayant le mérite de symboliser la conception platonicienne du monde sensible et du monde intelligible, ne paraît pas tout à fait juste.

D'après nous, ce qui est plutôt juste, c'est de renoncer à lire la rhétorique comme deux sciences, c'est-à-dire la "rhétorique philosophique" qui serait la bonne et la "rhétorique sophistique" considérée comme la mauvaise. Seuls les usages de la même science peuvent différer, non la science elle-même. En conséquence, ce n'est pas parce que certains rhéteurs usent mal de la rhétorique qu'il faut du coup soutenir l'existence d'une deuxième science rhétorique opposée à la première. Par ailleurs, si certains sophistes ont usé de la rhétorique comme un art de la flatterie, cela ne signifie pas qu'il n'a existé aucune règle morale de la rhétorique dans la sophistique. Il s'ensuit qu'on ne saurait, dans le sillage de Platon et d'Aristote, attribuer la flatterie à tous les sophistes. Cela relèverait d'une extrapolation abusive. Car, chez Prodicos et Gorgias, l'on repère des règles morales régissant cette discipline. Tels sont les résultats de cette analyse.

### **Bibliographie**

ALEXANDRE, Michel, *Lecture de Platon*, Paris, Mouton, 1968.

ARISTOTE, *Les Réfutations sophistiques*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1977.

ARISTOTE, *Rhétorique*, trad. Jean Lauxerois, Paris, Pocket, 2007.

BRUN, Jean, *Les conquêtes de l'homme et la séparation ontologique*, Paris, P.U.F., 1961.

CASSIN, Barbara, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995.

FORTIN, Gwenole, « Une dérive néo-sophistique ? Les techniques argumentatives dans les débats politiques télévisés » in *Communication et langage* [en ligne], n°148, 2006, pp. 53-68.

GODIN, Christian, *La Philosophie : Antiquité, Moyen Âge et Renaissance*, Paris, First Gründ, 2008.

GOMPERZ, Théodore, *Les Penseurs de la Grèce. Les sophistes*, Paris, Éditions Manucius, 2008.

KERFERD, George Briscoe, *Le Mouvement sophistique*, trad. Alonso Tordesillas et Didier Bigou, Paris, Vrin, 1999.

MAY, Denis Le, « La Rhétorique d'Aristote et les études du droit » in *Les Cahiers de droit*, vol. 29, n°1, 1988, pp. 247-263.

PLATON, *Phèdre* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

PLATON, *Gorgias* in *Protagoras. Gorgias. Ménon*, trad. Alfred Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

PLATON, *Gorgias* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

PLATON, *La République* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

PLATON, *Sophiste* in *Œuvres complètes*, trad. Sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

PRODICOS, « Témoignages anciens sur la vie et l'œuvre de Prodicos » in *Les Sophistes*, tome I, textes traduits, présentés et annotés par Jean-François Pradeau, (dir), Paris, G.F., 2009.

REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F., 1991.

ROMILLY, Jacqueline De, *Les Grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, Librairie Générale Française, 1989.